

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 23

Artikel: Petit navire
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dit que j'irais seul, parce que..., enfin, parce que c'était comme ça et pas autrement. La bourgeoise m'a traité d'égoïste, de tyran. J'y ai dit que le devoir allait avant tout, qu'on ne pouvait pas laisser la maison seule, qu'elle avait son plantage à faire, ses petites bêtes à soigner, et pi que d'ailleurs elle n'avait pas l'habitude des voyages, tandis que moi j'avais déjà été à Berne à l'exposition d'agriculture et que je m'en étais bien tiré. — Heureusement qu'elle n'a pas repensé que j'y avais oublié mon parapluie.

En revenant, j'ai écrit au fils à l'assesseur, qui est étudiant forestier par Zurich. Comme il est tant gentil, je lui ai écrit de venir me chercher à la gare, pour me faire voir la ville. Ça n'a pas manqué, il y était. Ah ! le brave garçon, y m'en a fait voir des affaires, en voilà un qui ne perd pas son temps. Le *lutche*, ça le connaît, faut l'entendre débiter des amabilités aux sommelières ; elles te lui rient contre, c'est un vrai plaisir. Quand nous avons bien eu rôlé, qu'il m'a eu fait voir le Musée national, le Poly, comme y disent là bas à la grande école où on apprend tout ce qu'on veut, même l'agriculture, y m'a dit comme ça : « A présent, vous allez voir la dernière invention moderne, le restaurant automatique. »

Alors y me mène dans une espèce de café, où y avait seulement quelques tables et des chaises, et puis tout le tour des glaces, des plaques de marbre avec des inscriptions et des robinets. Dans chaque plaque, y avait une fente pour la monnaie et une boucle comme qui dirait ces machines qu'on voit dans les gares, ou que les enfants mettent des centimes pour tirer du chocolat.

« Nous allons manger un morceau, » qui me dit. Moi, je me suis pensé : « Va-t-en voir si y viennent. Tu me feras pas me nourri de chocolat. »

« Voyons, qui me dit, y a du bouillon d'abord. » Y prend sur un tabla en verre deux grosses tasses avec des assiettes et des cuillers, y fourre des piécettes dans le trou et t'enlève si le robinet ne se met pas à couler du bouillon juste plein la tasse. Mon compagnon apporte les deux tasses sur une table.

Tu peux croire si j'étais ébaubi. J'osais pas y toucher, je pensais que c'était une farce. Quand j'ai vu qu'y commençait à manger et quand j'ai senti l'odeur du bouillon, j'ai fait comme lui. Quand on a eu fini notre bouillon, y recommence le même manège pour les autres plats. A tout moment, y avait des gens qui venaient lire les étiquettes, mettaient de la monnaie dans les fentes, et tiraient, les uns de la bière, les autres du vin, les autres de la boutisaille. Et puis, tu sais, ça ne ratait pas un coup.

J'ai vu alors qui en avait un dans une cassette, alors j'ai dit comme ça au fils à l'assesseur : « C'est-y celui-là qui fait marcher la machine ? » « Non, qui me dit, il ne fait que changer quand on n'a pas de monnaie. » Enfin, quoi, c'est extraordinaire. Tout, jusqu'au café et à la liqueur.

Voilà une affaire qui irait bien pour notre pinte communale, on ne serait pas toujours obligé de courir après la Suzette par son jardin, quand on veut se faire servir deux décis pendant la journée. Avec ça qu'on n'est pas toujours bien reçu.

Le fils à l'assesseur m'a aussi raconté que des ingénieurs étudiaient le moyen de faire encore un tas d'autres automates : il m'en a même lancé d'une, mais je ne l'ai pas voulu croire, c'est qu'on voulait inventer un automate pour se passer de la sage-femme.

Enfin vois-tu, mon brave ami, y faut s'attendre à tout. Mais je te conseille d'aller faire un tour par là bas pour ça voir.

J'.

Cein qu'on pão portant soëta !

Clliao qu'ont adé on gran dè sau que fusé pè la dierditta, àobin qu'ont fè lo bon delon, n'amont pas tant allâ sè dessaiti à la goletta dão borné àobin à la cassa, kâ cllia pour'r'édhie, qu'est portant tant bouna, vu qu'on ne pão pas s'ein passâ, n'estonco pas lo vretablio remido po sè doutha 'na granta sai et sè désafarà bin adrai, faut oquè qu'ausse mé dè goût et qu'on cheintè colà avoué dzouiè du lo gros nião tant qu'ao sin bas dè la panse. Et n'ia rein qu'aulè mi qu'on part dè verro; mà, po allâ à la pinta, faut avai oquè dein son bosson, à mein qu'on aussè prâo bouna façon po que lo pintier vo fassé crédit; mà, po clliao coo que sont dinse adé allumâ et que sont pe soveint avoué rein dein lão fattès qu'à maniyi dâi napoléions, lo carbatier lè cognai et ne sè tsau pas dè lão marquâ pi on demi su l'ardoise. Po clliao cocardiers dinse, faut que l'atteindant que cauquon vignè lè criâ po baire demi-litro et adon ne bouton pas dou pi dein on solâ po l'ai allâ, vo pâodès comptâ !

Ora, yo sédes que, quand vint à bouriâ dein on veladzo, que ti lè crâno citoyens ont corzu s'applyi à la pompa et que sè sont esqueintâ à maniyi fermo la seringua, la coumouna lão payè on part dè litres que vont baire à la pinta dè coumouno, quand lo fu est dëteint. Et n'ia rein dè pe justo, kâ, quand on s'est escormantsi dinse tandi pétetrè on part d'hâorè, qu'on a èta tot voinnâ pè cll'édhie que piclliè dè ti lè cotés, qu'on a onco pétetrè manquâ dè sè férètiâ, àobin frecassî tot vi, trai à quatre verro et onna demi-dozanna après font rein dè mau, allâ pi.

Treboué étai on gaillâ qu'avai adé la tserropiondze, mà cein ne l'ai gravâvè pas d'avai adé sai po on verro et coumeint lè pices dè cinq francs ne sènaillivant pas soveint dein son bosson dè gilet, n'avai pas mèche d'allâ tots lè vourarbès à la pinta, assebin, quand l'avai bin sai, sè veillivè po allâ bailli on coup dè man à cauquon et l'étai quasus su d'ein avâi trai ào bossaton; dinse Treboué et son pétro étiont conteints.

On dzo que fasâi 'na raveu dão dianstre, que lo sélao frecassivè, l'étiont on part que tourdzivè vai la remisa à l'assesseur, et Treboué, qu'allumâvè dè sai, fe ài z'autro :

— Quoi est-te que payè on litro ? y'na sai dè voleur hoai !

Ma fai, clliao compagnons étiont dâi lulus qu'ariont pu sé bailli lo bré avoué Treboué po lo baire et po lâ tserropindzo et coumeint vo peinsâ, n'aviont papi on sou ni lè z'ons ni lè z'autro.

— Quant à mé ! dese ion dè clliao coo, n'é rein ! y'è eimprontâ veingt centimes ào valet ào syndico, sti matin, po dão taba, et y'è èta baire dou verro dè mame avoué !

— Tai ! vouaïque ma fortuna ! fe on autre ein revertseint lè fattès dè sè t'auissès que n'aviont que dão bouriñ per dedein.

— Et mé ! dese on troisiémo, n'é papi dão taba ; y'è èta d'obedzi d'eimprontâ 'na chiqua à Frezetz tot'ora ; n'é pas on sou et portant craivo dè sai et vayo corre lo vin !

— Tê bombardai-te pas ! fâ adon Treboué. Tonaire dão tonaire ! se poai pi bouriâ ào veladzo, n'arions ào mein cauquies litro à baire !

de dictionnaire ! « Petit Navire ! » le tableau futur de ce jeune écolier qui vient de lire les débuts de Salvator Rosa et ne se doute pas, pauvre apprenti grand homme, que si tous les peintres commencent barbouilleurs, tous les barbouilleurs ne finissent pas peintres !

Le « petit navire », qu'Aristide Moutonet portait dans son cœur, était bel et bien un vrai navire, à l'image de ceux admirés, un jour, au Musée de la Marine. Depuis cette bienheureuse visite, il y rêvait sans cesse : en classe, où il dessinait des bateaux sur les marges de ses cahiers ; au catéchisme où il s'hypnotisait sur « la barque de Saint-Pierre » ou la « Tempête apaisée » ; au bord du ruisseau où il allait pêcher, le dimanche, avec son oncle, les yeux perdus dans le vague, évoquant de pimpages fréquents, de majestueux cuirassés, jusqu'à ce que la voix étouffée de Monsieur Moutonet le rappelât à la réalité :

— A quoi penses-tu, Aristide ! ça mord !

A la boutique, en servant des pruneaux ou de la moutarde aux clients du « Gros pain de sucre », il en était de même, car l'oncle Isidore :

était un petit épicier...

non de Montrouge, mais de Brie-Comte-Robert, établi au coin de la place où les pavés, endormis toute la semaine, ne se réveillent qu'aux jours de marché.

M. Moutonet, né Briard, Briard était resté, et bien que frisant la soixantaine, ne s'était guère éloigné de sa ville natale, sauf quelques rares voyages à Paris et à Melun, nécessités par ses affaires et qui avaient fait époque dans sa vie.

Il était de ces provinciaux convaincus, ennemis de la capitale, craignant avant tout l'intrusion des Parisiens, et il fut de ceux qui repoussèrent avec énergie le passage du chemin de fer de Lyon, qui eut fait entrer leur station dans les grandes lignes, en demandant naïvement :

— A quoi bon ? Nous n'avons pas besoin que l'on vienne nous déranger...

L'express de Vincennes, mettant près de deux heures à faire ses cinq lieues, lui semblait plus que suffisant pour les gens raisonnables, et il ne pouvait comprendre cette manie de sortir de chez soi, entraînant tant de paisibles citadins à des villégiatures variées.

Aussi fut-il tombé de son haut si ses gros yeux en boules de lotto avaient pu lire ce qui se passait dans le cœur et dans la cervelle de son jeune neveu, qu'il élevait, en digne héritier de ses goûts et de sa profession, selon le manuel du parfait épicer.

Mais, tandis qu'il le voyait déjà en tablier et en calotte grecque, comme son futur successeur, le petit Aristide, lui, ne rêvait que grand col bleu et bretel sur l'oreille.

Tous les sous que lui donnait son oncle passaient au cabinet de lecture du papetier-libraire, leur voisin ; il dévorait les romans maritimes, Jules Verne, Cooper, Mayne-Reid, jurait « mille sabords ! » quand on ne pouvait l'entendre et machait du bois de réglisse en guise de chique.

Mais il gardait prudemment le silence sur son irrégulière vocation, ne pouvant se résigner à affliger l'excellent homme qui lui avait servi de père et qui l'aimait de tout son cœur.

« Tout vient à point à qui sait attendre » et son « petit navire » naviguerait un jour, contre vents et marée, il en avait la ferme confiance.

Le temps coula...

Aristide venait d'atteindre ses vingt ans ; la conscription, épouvantail pour les uns, était au contraire impatiemment attendue par lui.

Il allait donc pouvoir quitter Brie, l'épicerie et son oncle, sans ingratitude ; respirer un autre air, voir de nouveaux horizons etc... qui sait... si la chance le favorisait.

Elle le favorisa selon son secret désir : son numéro le plaçait dans l'artillerie de marine !

Lorsqu'il rentra, un 3 gigantesque sur sa casquette, il eut peine à dissimuler sa joie devant la mine attirée de son oncle qui répétait :

— Mon pauvre petit ! mon pauvre petit !

— Que voulez-vous, mon oncle, c'est la loi commune ; il faut bien y passer comme les autres.

— Mais quitter le pays !... quitter la France !... l'en aller sur mer !

— Bah ! j'aurai peut-être le pied marin, répondit-il, le cœur bondissant de joie à cette idée.

L'oncle leva les bras au ciel.

— Mon pauvre petit ! mon pauvre petit ! répétait-il sans trouver autre chose.

Petit navire.

Il était un petit navire
Qui n'avait jamais navigué...

O la mélancolique chanson des espoirs déçus !
Combien de petits navires, construits avec amour,
parés, gréés, prêts à être lancés, à fendre les flots, à
sillonner les mers, et qui ne quitteront jamais le chantier
de l'imagination qui les a créés de toutes pièces.

« Petit Navire ! » le volume de vers enfonçant les
Méditations, auquel rêve le rhétoricien en rupture

Le pauvre petit ne se tenait pas d'aise. Quand il se promenait seul dans la campagne, il marchait en se dandinant, comme s'il eût été déjà sur le pont de son vaisseau; il portait un maillot rayé sous sa chemise, et, la nuit, il dormait sur un grand sac à lentilles, tendu avec des cordes, pour simuler un hamac.

Mais, à mesure que son visage s'éclaircissait, celui du vieillard s'assombrissait: il jaunissait, maigrissait à vue d'œil, avait la fièvre et Aristide commençait à s'inquiéter sérieusement.

En vain essaya-t-il de le consoler, de lui faire entendre raison.

— Puisqu'on n'y peut rien, mon oncle, faut se résigner.

— Ah! mon petit! j'en mourrai, c'est sûr!

— Mais non! vous n'en mourrez pas, ni moi non plus, et j'aurai tant de choses à vous conter au retour...

— Tu dis ça pour me consoler, mais je sais bien que je ne te reverrai plus, à mon âge!...

— Mais si, mais si! Et puisqu'on n'y peut rien... Sans ça!...

Il n'achevait pas, mais le bonhomme achevait pour lui et ruminait, ruminait...

Un matin, le futur marin, qui n'attendait plus que sa feuille de route, trouva le vieil épicier installé à son comptoir, l'air confit en mystère...

— Devine ce que je viens de recevoir! dit-il en brandissant un papier au timbre ministériel.

— Ma feuille de route? interrogea Aristide affectant une mine contrite.

— Si tu veux..., mais pour quel endroit?

— Toulon? Brest? Cherbourg?

— Tu n'y es pas, mon petit... Melun!

— Melun! répéta le jeune homme avec un haut-de-corps significatif.

— Oui, Melun!... Le fils Turner, un vrai vagabond, ne demandait qu'à permutter, j'ai fait toutes les démarches... sans rien dire... pour ne pas te donner une fausse joie...

Une fausse joie! Pauvre Aristide!

— Tu ne t'éloigneras pas!... Moi d'abord, j'en serais mort!... Si tu te fais bien noter par tes chefs... tu obtiendras des permissions... tu pourras venir le dimanche...

Aristide ne l'écoutait plus.

Il était un petit navire

Qui n'avait jamais navigué...

Triste comme un sanglot, le refrain mélancolique bruisait à son oreille et il regardait là-bas le petit navire s'en aller à toutes voiles, diminuer, disparaître... à jamais peut-être.

L'oncle Isidore ne voyait rien, il avait repris sa bonne figure réjouie des anciens jours, et bavardait à tort et à travers.

— Tu es content au moins? demanda-t-il, quêtant un remerciement.

Le jeune homme le considérait tristement. Il songeait à toutes les bontés dont il l'avait comblé depuis son enfance et au chagrin qu'il lui causerait en retour...

Et comme le bonhomme, inquiet de son silence, répétait sa question en roulant déjà des yeux effarés.

— Oui, mon oncle, très content, répondit-il avec effort.

Il lui eût moins coûté pour devenir un héros!...

— Aristide a fait ses trois ans... à Melun! Il a repris l'épicerie de l'oncle Moutonet qui s'est éteint doucement dans ses bras.

Maintenant il est déjà vieux, il a dit adieu à ses rêves de jeunesse et n'a jamais été voir la mer, même en train de plaisir, ça lui aurait fait trop gros au cœur!...

Sa seule satisfaction a été de faire repeindre son enseigne. Le « Gros pain de sucre » a cédé la place à « Au Petit Navire », qu'Aristide contemple parfois d'un air rêveur.

Et il casse du sucre avec mélancolie.

ARTHUR DOURRIAC.

Les amputations en musique.

Les journaux quotidiens ont publié l'entrefilet suivant:

L'anesthésie est toujours précédée de périodes d'excitation fort pénibles au malade, et qui peuvent même présenter quelque danger. Différents moyens ont été préconisés pour les éviter.

Or, la musique paraît être un de ces moyens. Ainsi, au son d'un air joué par une boîte à musique, la personne soumise, l'autre jour, à l'Ecole dentaire de Genève, à l'anesthésie par l'éther, s'est endormie normalement, sans aucune manifestation d'excitation.

Le réveil a été absolument calme, bien qu'une seconde dose d'anesthésique ait été reconnue nécessaire vu la longueur de l'opération.

Ne trouvez-vous pas charmante cette application de la musique? Grâce à elle, tous ceux qui souffrent de maux de dents ne pâliront plus à l'idée d'une extraction. Et les malheureux auxquels on doit amputer un bras ou une jambe iront gairement se faire opérer. Des airs caressants, joués par de bons musiciens, les berceront délicieusement; ils s'endormiront et se réveilleront comme en extase. Le piano, si décrié, pourra devenir un bienfaiteur de l'humanité.

Il sera bon cependant de faire un choix judicieux pour le répertoire des salles de chirurgie. On en éliminera la *Marche funèbre* de Chopin et aussi l'air du capitaine dans la *Mascotte*:

Si on lui coupe tant de choses que ça,
Qu'est-ce donc qui lui restera?

Pleurer pour rire.

Elle est forte, celle-là!

Croirait-on qu'un certain nombre de dames et de jeunes misses appartenant à la bonne société de Chicago ont imaginé dernièrement d'instituer un « crying-contest », quelque chose comme un match de larmes, à qui pleurerait le plus et le plus longtemps?

Le concours a eu lieu en présence d'au moins cent cinquante témoins des deux sexes. Le premier prix — cent dollars — a été remporté par miss Green, une agréable blonde de dix-neuf printemps, qui a réussi, sans aucune aide ni truc artificiel, bien entendu, à répandre trente et une larmes en cinq minutes. Mme Webb a gagné le second prix, de 25 dollars, avec dix-neuf larmes authentiques.

Ceux qui en ont encore le plus versé, ce sont les spectateurs; ils ont ri aux larmes, paraît-il.

Il y avait bien de quoi.

De la pluie et du beau temps.

M. Capré avait dit juste pour le mois de mai. Que dit-il pour juin?

D'après lui, juin sera la revanche de mai et il annonce un mois sec et chaud.

Du 1^{er} au 5 juin, les hautes pressions règnent sur le golfe de Gascogne, la France et l'Europe centrale et les basses pressions sur le bassin de la Méditerranée. Le temps est chaud et orageux.

Du 5 au 15, les hautes pressions se maintiennent avec beau temps clair et chaud.

Les 13 et 14, des dépressions accentuées amènent des vents de sud-ouest sur l'Europe occidentale et de fortes pluies régionales. Il faut s'attendre à un minimum barométrique vers le 15 et à des bousrrasques d'ouest à sud-ouest sur le nord de la France, la Hollande et la mer du Nord.

Du 15 au 25, la dizaine est « à temps variable », plutôt mauvais que beau pour la France, la Suisse, les Alpes et l'Italie.

Du 19 ou 24, il faut s'attendre à de fortes dépressions sur le golfe de Gascogne, la France, la Suisse et le Tyrol.

Du 26 au 30, beau temps et chaud sur l'Europe occidentale et centrale avec de nombreux orages régionaux.

En réalité, le mois de juin sera fréquemment coupé d'orages.

La Muse populaire (Joë Chamberlain), par M. Ch. Yung. — Lausanne, imprimerie Couchoud.

M. Ch. Yung est menuisier; tout en faisant aller sa varlope, il songe et écrit. Il vient de publier le livre premier de la *Muse populaire*, et l'annonce en ces termes:

« Travailleur manuel, membre de la famille innombrable de ceux

Qui sont entrés dans la bataille

A la même heure qu'un bercéau,

fils du peuple, c'est pour le peuple que j'écris. Assez d'autres ont célébré les César et les heureux. Il me serait doux de mettre au cœur de

Tous ces gueux qu'on fouette et qu'on tue.

A qui le fer mit un bâillon,

Que la faim ronge et prostitute

Et qui sont tombés par million,

le courage pour le présent, la foi en l'avenir ».

Cela dénote de la générosité. C'est de la poésie en longs alexandrins dans laquelle on sent l'influence marquée de Victor Hugo; mais elle est intéressante par le sujet d'actualité et par des passages où l'indignation du poète artisan a surmonté l'embarras des règles de la versification.

Exposition du Vieux-Lausanne. — C'est ce matin que s'est ouverte, à la Grenette, cette exposition très intéressante et sur laquelle nous aurons occasion de revenir.

Horaire d'été. — L'imprimerie A. Borgeaud, à Lausanne, met en vente un horaire général des chemins de fer, bateaux à vapeur, tramways et postes pour le service d'été. Il est orné d'une reproduction de la statue du major Davel. C'est un indicateur fort bien fait et d'un format des plus pratiques. — Prix 20 centimes.

Cyrano-Coquelin était à Lausanne hier soir. Quelle aubaine pour nous! Le *Cyrano de Bergerac*, de Rostand, interprété par le grand artiste qui a créé le rôle et l'a marqué d'une empreinte immortelle! La salle était comble, naturellement, malgré le prix élevé des places, malgré la chaleur. Est-ce qu'on discute en pareil cas? On paie, on se fait cuire, trop heureux d'une faveur à laquelle beaucoup ont dû renoncer, faute de place.

Une solennité musicale. — Tous les deux ans, l'*Union chorale*, une de nos meilleures sociétés de chant, organise, à la Cathédrale, un *concert* qui, par l'importance des œuvres exécutées, par la présence de solistes de renom, par le nombre des exécutants, prend le caractère d'une véritable solennité artistique. Ce sera vraiment le cas du Concert de dimanche prochain, 45 courant, au programme duquel figure *Elie*, le grand oratorio de Mendelssohn. 250 exécutants, dames, demoiselles, chanteurs, musiciens, sous la direction de M. Ch. Troyon. Les solistes sont: Mme Troyon-Blesi, Mme Burgmeyer, d'Aarau, M. Sandreuter, ténor, de Bâle, M. Auguez, de Paris, basse. — Les billets, ainsi que le *livret* sont en vente chez MM. Tarin et Dubois et dans les magasins de musique Fästisch frères et Wallbach.

Le concert commencera à 3 heures.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

L'émission de la lumière et le problème actuel de l'éclairage, par C.-E. Guye. — La voix du sang. Roman, par M. Scioberet. (Sixième partie.) — Les Bonaparte en Suisse. Louis-Napoléon. (Arenenberg, Thoune, Genève), 1815-1838, par Eugène de Budé.

— Chouchanna. Nouvelle, par F. Macler. — Un poète hindou. Behramji Malabari, par Ernest Tissot. (Troisième et dernière partie). — Les confessions d'un médecin de nos jours, par M. Reader. (Troisième et dernière partie.) — Un roman du Nord et du Sud aux Etats-Unis, par Mary Bigot. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, américaine, suisse, scientifique, politique. — Table des matières du tome XXVI.

Bureau place de la Louve, 4, Lausanne (Suisse).

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howara.